

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

N°

103

POUR

LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(MENTION MÉDECINE)

PAR

Javier MARTINEZ

Né le 10 août 1908, à Mexico

LA
MÉDECINE PRÉCOLOMBIENNE
AU
MEXIQUE

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1934

8:609

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(MENTION MÉDECINE)

PAR

Javier MARTINEZ

Né le 10 août 1908, à Mexico

LA

MÉDECINE PRÉCOLOMBIENNE

AU

MEXIQUE

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1934

DOYEN... G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	PROUST.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	CHEVASSU
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET.
Clinique médicale.....	ACHARD.
	BEZANÇON.
	CARNOT.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale.....	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
Clinique ophtalmologique.....	LENORMANT.
Clinique urologique.....	TERRIER.
	MARION.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
Clinique gynécologique.....	JEANNIN.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	J.-L. FAURE.
Clinique thérapeutique médicale.....	OMBRÉDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	RATHERY.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	LEMAITRE.
Clinique propédeutique.....	Pierre DUVAL.
Clinique de la tuberculose.....	SERGENT.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	Léon BERNARD.
	MATHIEU.
Professeurs sans chaire.....	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE.. Neurologie et Psychiâtrie.
 BÉNARD (H.)... Pathologie médicale.
 BERNARD (E) . Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BROcq Pathologie chirurgicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT Pathologie médicale.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBÉ (Henri) . Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOL . Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 Mlle J. LÉVY ... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiâtrie .
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUÉNU Pathologie chirurgicale.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÈNÈQUE Pathologie chirurgicale.
 SÉZARY Dermatologie et Syphili-
 graphie.
 TROISIÈRE Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie
 médicale.
 VELTER Ophthalmologie.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT . Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
BASSET Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER . Clinique chirurgicale.
MOCQUOT Clinique chirurgicale.

MM.

SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.
GUÉNIOT Clinique obstétricale.
LE LORIER Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL .. Clinique obstétricale.
METZGER Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé ...	Éducation physique.
FREY	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en'end leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA TANTE

*En témoignage de ma profonde affection et de
ma grande reconnaissance.*

A MES PARENTS

A MES AMIS

A M. LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Professeur de Médecine coloniale
Conseiller technique d'hygiène au ministère de la Santé Publique
Officier de la Légion d'honneur

*Qui m'a fait l'honneur d'accepter la présidence
de cette thèse, et que je remercie respectueusement.*

A MES MAITRES

LA MÉDECINE PRÉCOLOMBIENNE AU MEXIQUE

Introduction.

Nous avons voulu dans cette étude, forcément un peu courte pour un sujet aussi vaste, faire une sorte d'amorce, d'introduction, à des recherches plus complètes, sur cet intéressant sujet : *La Médecine chez les anciens Mexicains*.

Après un court aperçu sur le pays et sa civilisation, nous étudierons son hygiène et sa médecine ; et nous dirons quelques mots sur une question qui a déjà fait couler des flots d'encre : *L'origine de la syphilis*.

Dans cette étude il nous a paru intéressant de faire remarquer et de mettre en relief combien la matière médicale de l'Anahuac est encore peu connue en Europe, combien elle est riche et comment les Aztèques surent la mettre à profit.

Nous avons puisé dans les écrits des auteurs espagnols, contemporains de la Conquête, dont quelques-uns étaient allés à la Nouvelle-Espagne, à la suite des vainqueurs et avaient étudié sur place les mœurs et coutumes indigènes. Presque tous les auteurs qui traitèrent de l'Histoire de la Nouvelle-Espagne, jusqu'aux auteurs mexicains contemporains, nous ont fourni des matériaux.

Ce sont ces matériaux épars que nous avons groupés dans cette étude. Nous serons heureux si on nous estime interprète fidèle des écrits que nous reproduisons.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est encore impossible d'identifier nombre de plantes et de minéraux

décrits par les anciens auteurs. C'est là, nous l'espérons, une lacune qui sera comblée bientôt. Avant d'aller plus loin, nous avons à remplir un agréable devoir :

Offrir à tous ceux qui nous ont aidé de leur appui l'expression de nos sentiments reconnaissants.

Nous aimons à nous rappeler les premières années de notre vie d'étudiant à la Faculté de Médecine de Paris, où nos premiers maîtres nous ont toujours témoigné le plus bienveillant accueil. Nous sommes heureux ici de leur rendre hommage. De tous nous gardons un excellent souvenir.

M. le Professeur Tanon nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse, qu'il veuille bien recevoir l'hommage de notre respectueuse gratitude.

Le pays.

En d'étroits espaces, le pays élève son terrain aux niveaux les plus divers, et offre, par suite de la différence de climat, une incomparable variété de cultures. Depuis les neiges du Popocatépeth et de l'Iztacihuatl jusqu'aux plages brûlantes de l'Océan vous voyez la puissance organique du sol s'accroître à mesure que monte la température et ses types se modifier graduellement avec les changements d'altitude et chacune de ces régions se découpe à son tour en zones parfaitement définies que l'œil embrasse pour ainsi dire d'un regard. Les Aztèques au cours de leurs explorations s'étaient rendu compte et avaient bien saisi la physionomie spéciale de chaque district.

TOPONYMIE VÉGÉTALE.

Quatre cents localités figurent dans les rôles des tribus du Codex mendoxino qui montrent dans leurs hiéroglyphes quelques organes végétaux. Un grand nombre de ceux-ci sont désignés uniquement par le nombre d'une plante. Plusieurs appartiennent à des points fort éloignés de la métropole. V. G. Ahuacatlan (Pays des Ahuacates : *Persea gratissima*). (Chiclan : endroit du chicle).

La toponymie est fort utile au naturaliste : ainsi si on se demande si telle plante est autochtone ou d'importation Post-colombienne, qu'on en trouve le nom propre caractéristique incorporé dans un ancien vocable aztèque bien antérieur au xvi^e siècle, le doute est levé.

CIVILISATION.

L'antique civilisation des Mexicains, lentement élaborée dans leurs temples, dans leurs observatoires, dans les Collèges (en Tlamacasque), a un certain air de parenté avec celle des Memphiques, des Thébains et des Babyloniens. Si le parallèle était établi en détail, il tournerait peut-être, sur plusieurs points, à l'honneur de l'Anahuac. Les progrès réalisés en astronomie, en botanique et en médecine nous les montrent avec leurs défauts et leurs qualités, avec ce mélange de grandeur et de puérilité, d'observations profondes et d'incroyables superstitions. De là vient sans doute des appréciations contradictoires sur ces peuples étranges et bigarrés auxquels les préoccupations politiques et religieuses ne sont pas toujours étrangères.

Du moins est-il hors de doute que les Mexicas aiment passionnément la nature.

LE PASSÉ, LES INSTINCTS, LES CONDITIONS DU PAYS.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils savaient déjà ce que valent, en histoire naturelle, l'observation et l'expérimentation directe.

Quoi qu'on dise, leur art médical survécut à la ruine de Tenochtitlan.

Tandis que la Nature comblait de ses dons les peuples de l'Ancien Continent, elle ne se montrait pas aussi large pour ceux de l'Amérique. En effet dans le Nouveau Continent il n'y avait que quatre animaux domesticables. D'ailleurs trois d'entre eux : le lama, le paco et le renne ne se rencontraient pas ou presque pas au Mexique. Ils ne donnaient pas leur lait à l'homme et étaient très faibles comme animaux de bât. Quant au quatrième, le chien, son importance civilisatrice est relativement faible.

Le bison ou buffle américain, ne se laissait voir que très au nord du Mexique. Donc le Mexique ne possédait aucun animal de selle ou de trait ni de bât, pas d'animaux de lait, donc obligation pour la mère de ne sevrer qu'à l'âge de 2 ou 3 ans son enfant.

Ils employaient la plupart du temps à la chasse.

Leurs vêtements étaient fournis par les peaux des animaux sauvages ou tirés des plantes. Comme céréales, ils n'avaient que le maïs, la plus productive, il est vraie.

L'ORGANISATION SOCIALE.

L'organisation sociale des Mexicains était basée non sur la famille, mais sur la « gens » et sur la tribu, la notion de propriété du sol était inconnue. Un droit inaliénable de possession était accordé aux gens et un simple droit de jouissance aux individus, à la condition expresse de cultiver. Des fonctionnaires, tous élus et tous révocables, administraient. Des revenus étaient attribués, non à leur personne, mais à leurs fonctions.

Chaque gens était gouvernée par un conseil des vieillards et par deux chefs : l'un administratif, l'autre civil et militaire.

La tribu avait à sa tête une assemblée composée de 20 Tlatsani « orateurs » délégués de 20 gens, 2 chefs exécutifs, l'un président de l'assemblée ou grand orateur, l'autre Tlacateutli le chef des hommes (des braves). Celui-là, dirigeant la police de la ville, recevait au nom de la tribu les envoyés des autres peuples et en temps de guerre avait le commandement suprême non seulement de l'armée de Mexico mais aussi des autres tribus confédérées, v. g. de Texcoco et de Tlacopan. C'est à ce chef de braves que les auteurs espagnols ont donné successivement le titre de roi, empereur, etc. Etrange empereur élu et révocable et dont le pouvoir, sauf dans le temps de guerre,

expirait hors de la ville ; car une conquête n'était jamais suivie d'annexion mais donnait lieu à l'établissement d'un tribut annuel plus ou moins lourd. En dehors de cela, ces colonies étaient absolument indépendantes pour toutes leurs affaires intérieures et même pour leurs expéditions particulières. C'était là une façon de coloniser, qui ferait réfléchir les colonisateurs les plus modernes.

Il n'existait point de castes, et les hommes que les anciens auteurs ont pris pour des esclaves n'étaient que ceux qu'un crime (le plus grand de tous : laisser deux ans en friche son lot de terre) avait fait rejeter de la tribu, et qui, pour vivre, s'engageaient au service de quelqu'un parmi leurs concitoyens.

Des tribunaux de plusieurs degrés appliquaient un ensemble relativement simple de lois fort sévères. Partout un régime des plus austères, une discipline de Spartiates : grande parcimonie dans le boire et le manger, occupations rudes et incessantes, destinées à endurcir l'enfant, à le tenir constamment en haleine et à le préserver des séductions du vice. Les petits délinquants, suivant la nature de la faute, étaient piqués de pointes de mague, fustigés au moyen d'orties ou de verges, suspendus la tête en bas et forcés de recevoir dans les narines l'âcre fumée du chili. Parfois on leur brûlait la chevelure. Le menteur avait la lèvre percée ou fendue. Le reste était à l'avenant. Voilà pour le jeune âge. L'adulte, à son tour, trouvait dans le droit coutumier ou dans le droit écrit un code d'hygiène physique et moral.

L'agriculture était très à l'honneur, on cultivait le bananier, le cacaoyer, la vanille, le mague, le maïs, etc., et les jardins flottants firent l'admiration des Espagnols. On exploitait des mines d'or, d'argent, de plomb, d'étain, de cuivre.

Ils tissaient habilement le coton, étaient bons potiers, habiles teinturiers. Le cramoisi de la cochenille est de leur invention, le caoutchouc aussi, qu'ils appelaient hule. Ils

étaient aussi excellents orfèvres. Ils travaillaient surtout les plumes pour en faire des manteaux, des tableaux, etc. Dans leurs grandes villes, propres et éclairées la nuit, ornées de magnifiques temples et de belles maisons officielles ou Tecpans, pas de boutiques, mais, à des jours fixes, des marchés admirablement entretenus.

Ils eurent un vague essai de monnaie constituée avec des grains de cacao.

Ingénieurs primitifs mais très habiles, d'autant plus habiles qu'ils n'avaient aucun animal pour les aider, ils surent élever de beaux monuments, édifier de hautes pyramides quadrangulaires, établir des ponts solides, transporter de lourdes masses de porphyre à travers de vastes régions accidentées. Leur plus stupéfiant tour de force fut la création même de Mexico dans une île marécageuse.

En astronomie, ils avaient réalisé de véritables progrès ; leur année était de 365 jours $\frac{1}{4}$. Le calendrier aztèque existe encore au Musée de Mexico.

Les ruines encore superbes non de Mexico, car les sauvages compagnons de Cortès y ont tout détruit, mais de nombreuses autres villes aujourd'hui vivantes ou mortes témoignent de leur science architecturale.

L'INSTRUCTION.

Les garçons recevaient en partie leur éducation dans des établissements publics : les Calmecac pour les fils de famille, les Telpochcalli pour les autres. Les jeunes filles avaient leurs collèges à elles. Le Codex Mendosino nous renseigne sur la formation morale et sur la nourriture des enfants. Dans ces collèges se trouvaient des traités didactiques et moraux, des récits d'histoire et à côté des productions plus légères. C'est dans ces collèges qu'on initiait les enfants aux divers métiers. Dans le Cuicacali (Maison du Chant) on leur apprenait l'art vocal ; et dans le

Calmecac ceux qui étaient destinés à s'enrôler un jour parmi les prêtres apprenaient de bonne heure les versets appelés divins, lesquels étaient consignés en caractères dans les livres. Leur écriture était une peinture didactique mélangé d'idéogrammes et de phonétique, celle-ci leur permettait de posséder de nombreux livres d'annales de religion, d'histoire naturelle, de médecine, de poésie, etc. Ils conservaient par traduction orale des chants, des hymnes, des poésies, parfois d'un grand lyrisme et d'une haute envolée.

Un corps sacerdotal et hiérarchique était au service des forces de la nature et d'un culte dans lequel jouaient malheureusement quelque rôle les sacrifices humains. Dans le Parnasse mexicain avaient une grande place :

Quetzalcoatl : beauté et sagesse graphiquement : serpent emplumé.

Tlazalteotl : déesse de l'amour et des chagrins, qui présidait, non seulement à l'amour, mais aussi à ses suites.... douloureuses.

Txtlikton : dieu des guérisseurs ou tectils.

Les divinités tutélaires de la médecine étaient Toci ou Tocitzin (notre aïeule). On la représentait sous les traits d'une femme âgée, le visage blanc dans le haut et noir depuis le nez. La fête était marquée par l'immolation d'une jeune fille, femme nommée Toci comme la déesse et ornée des mêmes attributs. Après plusieurs jours de réjouissances les Ticitl, femmes médecins et accoucheuses divisées en deux groupes simulaient un combat où les adversaires se jetaient des fleurs comme projectiles ; et après avoir orné de fleurs la Toci on lui coupait la tête, on l'écorchait et un jeune homme recouvert de la peau sanglante allait au temple arracher le cœur des quatre victimes humaines. Cette fête coïncidait avec la grande fête, Xochihuitl (l'adieu des fleurs) qui tombait à l'entrée de l'hiver et où l'on vénérail

spécialement la déesse Xochiquetzal (fleur précieuse). Ce jour il fallait satisfaire les caprices de la déesse avec des offrandes, des fleurs et des sacrifices de jeunes filles.

Monstrueux contraste que ces atrocités rituelles chez un peuple comme les Mexicains aux sentiments élevés et délicats, aux rapports sociaux pleins d'urbanité, enfin d'une remarquable culture matérielle ! Bien d'autres nations ont été à la fois policées et féroces. Ajoutons que ces traits révoltants de la société antique ont disparu sans retour. Ce qui reste à l'aztèque de son ancien paganisme, c'est le sentiment profond des belles et bonnes choses de la nature et surtout un amour dominant pour les fleurs. Xochil : fleur, est le symbole du sang, du cœur et de l'éloquence. Ces peuples abrutis par le despotisme, rendus cruels par des guerres incessantes et par des sacrifices humains, poussés à des excès inouïs, marchaient-ils alors dans la voie du progrès ou n'étaient-ils pas plutôt en décadence ? Les Mexicains n'avaient-ils pas perdu successivement ce qu'ils avaient hérité des nations plus avancées que la leur pour finir par s'abîmer dans la barbarie ?

Comme je le laisse entrevoir dans cette étude : les Espagnols (je parle des conquérants), ont abîmé, sinon détruit cette belle et étrange civilisation.

Ils ont donné aux Indiens une condition sociale pire que l'esclavage, qui leur fit perdre toute initiative et toute activité.

Mais nous constatons avec plaisir qu'après les longs efforts initiés par le « gouvernement révolutionnaire mexicain », nous voyons cette race tombée se relever, prendre goût à la vie, et reconquérir peu à peu toutes les qualités que nous l'ont fait admirer, dans son ancienne et belle civilisation.

Hygiène.

L'hygiène était tenue en grand honneur chez eux, faisant l'objet de leurs préoccupations constantes.

Elle était surtout considérée comme préventive.

Si les natifs sont demeurés assez fidèles à la médication par les simples et à divers procédés thérapeutiques de leurs aïeux, ils n'ont pas tous au même degré maintenu les bonnes traditions d'hygiène publique et privée.

Le système hygiénique, conçu avec intelligence était adapté aux conditions spéciales du pays. Leurs maximes et leurs coutumes, telles que le rapportent le Codex Mendozino, Nahagami et d'autres, sont pour la plupart d'une sagesse surprenante.

A l'arrivée des Espagnols en 1519, Tenochtitlan (Mexico), avec ses soixante mille maisons ou plus, était traversée par quatre artères principales, larges et bien alignées, sillonnée de multiples canaux soigneusement entretenus, munie de quais et de levées, embellie des nombreux jardins et de bosquets de cèdres, de cyprès ou de saules (Motelin).

Deux aqueducs alimentaient la cité de l'eau pure de Chapultepec. Une police active veillait constamment et surtout à la propreté urbaine. De fortes escouades qui se relayaient (mille hommes, dit Torquemada) étaient à l'œuvre pour balayer et arroser les rues. Pendant la nuit de grands brasiers flambaient de distance en distance.

L'architecture domestique de cette époque accuse un réel souci de la salubrité, non moins que du confort et de l'agré-

ment. Pour les mettre à l'abri de l'humidité du sol, les Mexicas élevaient communément leurs maisons sur de hautes assises en pierres et parfois sur des massifs de pilotis. Ils les construisaient en tezontli, pierre poreuse, à un ou deux étages, d'après un plan simple et rationnel ; corps de bâtiment aérés et spacieux, d'une distribution commode, aux toits en terrasse, aux pavés polis comme l'émail, aux murs propres et reluisants. Appartements séparés pour les femmes, un oratoire, de larges cours. Des jardins, des gracieuses allées d'arbustes fleuris et odorants.

Les monarques se plaisaient à afficher leur opulence dans de luxueux parterres. Les conquérants s'extasiaient devant la bonne tenue et la superbe ordonnance de ces parcs royaux, leur système d'irrigation, la distribution des cultures, les allées d'arbres, les buissons en fleurs, la profusion des plantes décoratives. Au dire d'Hernan Cortès : la grandiose propriété de Huastepéc mesurait deux lieues de circuit ; elle était arrosée d'une belle rivière.

Plantes et arbres aborigènes et exotiques variés à l'infini et disposés en belle symétrie offraient un aspect enchanteur. Les jardins de l'Istapalapan, de Tenochtitlan, du Penon de Chapultapee avec leurs terrasses échelonnées comme des gradins, frappaient d'étonnement les Européens.

Les monarques en créant ces luxueux parterres s'inspiraient aussi d'une pensée plus haute : celle de créer de véritables jardins botaniques pour la culture des simples et l'étude de leurs propriétés. Leurs collections s'enrichissaient parfois au prix de luttes sanglantes.

Aussi l'empereur Moctezuma envoya des ambassadeurs munis de présents à Malinal, seigneur de Tlachquialco, avec mission de lui dire : « Moctezuma, notre maître et ton parent, a su par le roi Ahuizotl que tu possèdes en tes jardins l'arbre Tlapalizquixochil aux fleurs si belles et à l'odeur si suave. Cet arbre, il désire l'avoir et te le demande à titre

de parent et d'ami, prêt à l'en donner le prix que tu voudras. » Malinal refusa, mais il paya cher son refus car Moctezuma lui déclara la guerre et lui enleva, avec l'arbre convoité, la couronne et la vie.

Telles étaient avec plus ou moins de magnificence, selon le rang de chacun, les maisons des seigneurs et de la classe aisée, au moins dans la capitale. Les pauvres avaient des maisonnettes en terre et en roseaux ou en briques séchées au soleil, couvertes soit de chaume, soit de feuilles de mague.

LA SOBRIÉTÉ DANS L'ALIMENTATION ET EN PARTICULIER L'ABSTINENCE DES LIQUEURS PORTES.

Dans la région des hauts plateaux les substances enivrantes exercent sur l'indigène un violent attrait. Nulle part peut-être, ne lui sont elles plus pernicieuses. La législation des Mexicas en combattait l'usage ; elle en réprimait l'abus avec une dureté implacable. En dehors des cas extraordinaires et nettement spécifiés, l'Octli, pulque ou vin de mague ne s'accordait qu'aux vieillards. Du reste on était sensé l'être à 50 ans. Avant cette limite d'âge l'ivresse était punie de mort chez l'homme du peuple, de déposition et d'infâmie chez les dignitaires et en des circonstances données par des peines si atroces qu'on hésite à croire authentiques les textes de loi qui les édictent. A l'égard des jeunes gens, la vigilance et la sévérité redoublaient pour proscrire les boissons dangereuses comme aussi toute occasion de désordre.

EAU POTABLE.

Il faut lire dans Juan Barrios le curieux chapitre sur les eaux potables de la capitale et le système de canalisation si intelligemment conçu.

MALADIES CONTAGIEUSES.

Plus loin, parlant des maladies contagieuses, il écrit : ils concentrent leur sollicitude sur l'hygiène publique. Quand l'épidémie menace :

Il y a d'abord toute une classe de fruits dont ils interdisent la vente.

Il est défendu qu'il entre dans la ville du linge, des étoffes et des aliments plus ou moins décomposés.

Les rues doivent être propres sans traces d'immondices, ni amas d'eaux stagnantes. Il est indispensable de nettoyer et de surveiller les égouts et d'empêcher certaines danses par trop fatigantes. On fermait les théâtres et les écoles et on réglementait sévèrement les boucheries. La viande était couverte avec des feuilles de bananiers pour la défendre de la poussière et du contact des mouches, car entre elles, disait-on, il y a des émissaires de la déesse de la mort.

Les hôpitaux sont parfaitement aménagés pour les pestiférés et pour les convalescents. Il s'y trouvait des lavoirs distincts pour le linge des malades et celui des personnes non atteintes.

On brûlait les objets du défunt, celui-ci était enterré aussi profondément que possible et on jetait de la chaux vive dans la fosse.

De grands feux étaient allumés dans les rues et des liquides désinfectants et sacrés répandus dans les maisons.

Les maladies épidémiques ont avec une désolante fréquence décimé le peuple mexicain.

A l'époque de la conquête se conservait encore vivace le souvenir de leurs flots meurtriers. La campagne de Cortez se poursuivait au milieu des cruels ravages faits parmi les indigènes par différentes épidémies. Les plus terribles furent celles de 1079, de 1545 et de 1576 rapportées par les historiens indiens et Zahagun, Torquemada, etc.

L'historien indien Ixtlixochil écrit que, pendant l'hiver

très dur de 1450, un catarrhe tomba sur tout le peuple et emporta une foule de gens, principalement des vieillards.

Peut-être s'agit-il d'une épidémie de pleuro-pneumonie, maladie demeurée endémique sur le plateau de l'Anahuac.

Quand les Aztèques étaient enfermés dans leur île, une curieuse maladie consistant dans le gonflement des paupières suivie d'une violente dysenterie et de mort, attaquait les nations habitant sur la terre voisine : les Tépanèques.

La peste dénommée matlatzahualt (de Atzaualt : lèpre : contagion, et matlalis : verdâtre) attaquait périodiquement ces peuples depuis les temps primitifs. Pour Humbolt ce fut elle qui força les Toltèques au ^x^e siècle à continuer leur émigration vers le sud. Sa symptomatologie était la suivante : abondantes hémorragies par la bouche et par le nez et taches verdâtres sur la peau.

De quelle maladie s'agit-il ?... Du typhus hémorragique ; d'une scarlatine maligne compliquée ; de purpura hémorragique, ou bien encore de la fièvre jaune ou d'une influenza (grippe à type gastro intestinal ?.... Les avis sont partagés.

Il est difficile de préciser, d'autant plus que cette maladie s'attaquait presque exclusivement aux indigènes. En tous cas elle n'existe plus aujourd'hui, tout au moins dans sa forme ancienne.

Quant à la fièvre jaune, Humbolt pense qu'elle a existé toujours à l'état sporadique, car elle n'attaquait que les individus non acclimatés. Les espagnols et portugais étaient moins exposés par leur constitution que les habitants de l'Europe boréale qui ressentaient beaucoup plus les funestes effets du climat tropical.

Sahagun raconte que les malades considérés comme lépreux étaient ceux qui voyaient parfois leurs sourcils tomber et se sentaient affamés. S'ils ne guérissaient pas à un traitement approprié qui consistait en trois bains répétés au sortir desquels on les frottait avec diverses plantes et

racines et à avaler une décoction de tecpatli, on devait les isoler pour éviter que par le contact la maladie ne se communiquât.

Bernal Diaz del Castillo raconte qu'un grand nombre d'Espagnols moururent de modorra (somnolence). Cette maladie se caractérisait par la diminution et l'abolition des fonctions psychiques et par un sommeil profond. Certains l'ont comparée à une forme de la maladie du sommeil et d'autres à une affection typhoïde.

La variole importée d'Europe par un soldat de Narvaez, s'acclimata fort bien chez les Mexicains et fit chez eux de grands ravages.

MALADIES NON ÉPIDÉMIQUES.

Les maladies non épidémiques les plus fréquentes paraissent avoir été les fièvres aiguës, des affections pulmonaires, des catharres et des diarrhées et sur le littoral des fièvres intermittentes et de la consommation.

L'humidité assez grande du pays aux nombreux marais était une des causes de ces fièvres multiples; cette humidité jointe aux changements de température déterminait peut-être des attaques de rhumatisme articulaire.

La dermatologie était pour beaucoup dans la pathologie des Mexicains.

En somme l'état sanitaire des Mexicains sobres et presque végétariens était satisfaisant, les habitudes de tempérance, la façon dont ils mettaient en pratique cette hygiène préventive étaient autant de causes favorables à cet état de choses.

HYGIÈNE DES PLAISIRS VÉNÉRIENS.

Les adolescents étaient mis en garde par leurs parents contre les dangers qu'ils couraient en s'adonnant de bonne

heure aux plaisirs vénériens. On leur disait qu'ils deviendraient comme un mague (agave) dont on a éteint trop tôt la sève et qui se dessèche et dépérit, qu'ainsi ils deviendraient chétifs, jaunis et amaigris et ne seraient plus bons à rien. On leur recommandait d'user de ces plaisirs avec modération, même dans le mariage, car bien que ce fût légitime, cela ne les empêchait pas d'en souffrir et de faire d'eux des hommes desséchés, inutiles et destinés à mourir jeunes.

L'HYGIÈNE DE LA BOUCHE.

Les notions que les mexicas possédaient à ce sujet étaient des plus étendues. Voici quelques conseils qu'ils avaient l'habitude de donner. Pour éviter les maux de dents, il est bon de s'abstenir de tout aliment trop chaud et d'éviter de boire de l'eau très froide après avoir mangé chaud.

Après les repas on se nettoie les dents en prenant soin d'enlever au moyen d'un petit morceau de bois les parcelles de viande qui se sont introduites dans leurs interstices ; et cela pour éviter la carie.

Il est bon, ajoutaient-ils, de chercher à éviter le tartre des dents, pour cela il faut se rincer la bouche avec de l'eau froide et après avoir frotté les dents avec de la poudre de charbon de bois, se laver avec de l'eau légèrement salée.

Pour se frotter les dents, la racine appelée tlatlamcapatli leur servait de brosse et comme dentifrice ils employaient un mélange de sel, de piment et de cochenille.

Pour blanchir les dents, on employait le tilitecamiaule.

Comme dentifrice on employait aussi l'eau avec l'encens et une écorce d'une plante appelée « quauhteputli », sous forme de poudrê ou décoction. Ils conseillaient d'enlever de toute façon le tartre durci au moyen d'un instrument et d'appliquer à sa place un peu d'alun, de sel, de piment et de cochenille.

Les prescriptions sanitaires paraissent avoir fait brillamment leurs preuves parmi les Aztèques et les tribus apparentées. La race se maintint et alla se perfectionnant. Longtemps elle se propagea saine, résistante, vigoureuse. La dégénérescence date de l'époque où la rigueur primitive se relâcha et où certaines lois pénales qui protégeaient les mœurs publiques tombèrent en désuétude.

Le système médical Nahua.

Les Aztèques possédaient à fond la science d'Esculape ; les remèdes transmis de génération en génération sont encore souverains pour beaucoup de maux. Beaucoup de ces médicaments ont pour eux la sanction d'une expérience déjà longue.

Il serait facile de citer des Européens réputés incurables, ruinés en consultations et en remèdes et qu'une ordonnance assez bizarre d'un Ticitle (médecin indien) a rendus à la vie.

Pour maintes affections graves, les Ticitles connaissent des secrets religieusement enseignés de père à fils.

Déjà les conquistadores vantaient hautement la médecine et la chirurgie des nations soumises. Ils recrutèrent quelquefois parmi elles leur corps médical militaire.

Après le désastre de la Noche Triste et de la bataille de Otumba, Cortez et ses compagnons furent soignés et guéris de leurs blessures par les Tlascaltèques leurs alliés.

Nombre d'Espagnols que les plus habiles de leurs compatriotes avaient abandonnés et déclaraient perdus furent redevables de la vie aux médecins indiens. Entre leurs mains leurs blessures se cicatrisaient vite.

Les cures étaient rapides non seulement parce que étrangers à toute vue d'intérêt personnel ils ne prolongeaient pas à dessein la maladie, comme l'observe malicieusement Motolinia, mais grâce surtout à une longue pratique et à l'ingénieuse application des remèdes du pays. Si leur mérite n'avait pas été manifeste, Cortez eût-il prié l'empereur de

1522 de ne laisser passer en Amérique aucun médecin de l'ancien monde ?

Les Esculapes venus d'Espagne, trop souvent des simples barbiers, essayaient bien de les discréditer et Herrera nous raconte le cas d'un ticitle de Michoacan qui nous rappelle cette hostilité : accusé d'exercice illégal de la médecine et traduit devant le protomédicat de Mexico, sur le point d'être châtié pour impéritie, le pauvre rebouteur supplia ses juges de respirer le parfum d'une herbe qu'il leur présenta ; tous furent pris d'une violente épistaxis que l'accusé les défia d'arrêter. Tous leurs remèdes demeurèrent vains jusqu'à ce que l'Indien eut recours à une poudre, laquelle étancha immédiatement le sang.

Ce sont là des choses qui ne se pardonnent pas et le fer, le gibet et le feu ont promptement appris à ce trop savant indigène ce qu'apprirent aussi très vite tous ses confrères, c'est-à-dire : qu'un vaincu ne doit pas être plus intelligent que son vainqueur.

Les médecins espagnols sont venus pourtant en grand nombre, mais ils n'ont pas ébranlé le prestige dont jouissaient les guérisseurs indiens.

CORPS MÉDICAL.

Chez les Mexicas la profession de la Médecine passait constamment de père à fils. C'était une caste à vrai dire et dans ses monuments figuratifs, nous avons l'hiéroglyphe de l'endormeur, de l'herboriste, de l'arracheur de dents, du chirurgien de guerre, etc. Ce qui prouve qu'ils avaient déjà à vrai dire une certaine spécialisation qui divisait cet art en autant de branches qu'ils croyaient nécessaires.

Ils ne traitaient qu'une seule espèce de maladie. V. g. chez les Tarasques : Xurica Maryapeuri = chirurgien, Tzinangaricuhperi = oculiste. Tzimandi cuperi = otorhino-laryngologiste. Le monarque de Tzintzun tzan (Etat

de Michoacan) s'entourait d'un corps de ticitls, placés sous la direction d'un chef. Dès que la santé du monarque était menacée ils se réunissaient en consulté et quand leurs efforts échouaient ils s'adjoignaient de nombreux collègues. Si par malheur l'auguste malade succombait les médecins devaient expier par une discipline sanglante la négligence dont ils s'étaient peut-être rendus coupables.

Si certains docteurs d'aujourd'hui faisaient autant, quelles rudès épaules ils leur faudrait !

Les personnes du sexe féminin étaient toujours soignées par des femmes doctresses et les hommes par des médecins de leur sexe.

L'enseignement médical fondé sur les précieuses acquisitions du passé était formulé, en préceptes, et enseigné dans des pictographies. Ils consultaient des répertoires comme le Tonalamatle qui se trouvait dans le temple. Dans ces tablettes ils prétendaient lire la nature de la maladie et le remède apte à la dissiper. L'enseignement traditionnel n'était pas inviolable ; il se modifiait en passant de père à fils, et se complétait par des recherches personnelles.

Leur médecine, d'abord purement conjecturale, puis appuyée par l'expérience paraissait s'être élevée peu à peu à la hauteur d'un art dirigé par des principes. Zahagun donne de longues listes des herbes médicinales et avoue qu'il en a appris la vertu à l'école des docteurs de Tlatilulco, vieillards indigènes fort expérimentés dans l'art de guérir et dont ils faisaient publiquement profession.

Bien que toujours empirique, c'est-à-dire uniquement basée sur l'observation des maladies et sur l'expérience des remèdes, leur pratique n'était pas dénuée de tout raisonnement et de but général.

Il est certain que ce n'est que par le raisonnement qu'ils avaient découvert des procédés agissant sur les états inflammatoires d'organes éloignés des points d'application.

HÔPITAUX.

Des hôpitaux dotés d'amples revenus recueillaient les cas graves et n'ayant personne pour les aider ; là les malades étaient soignés par des docteurs, par des doctresses (car nombre de femmes s'adonnaient à l'art d'Esculape, et surtout à celui de Lucine), et par des gardes-malades expérimentés. Avant la conquête, Mexico, Texcoco, Tlaxcala, Cholula et d'autres grandes villes avaient ouvert des asiles aux malades.

Les cas y étaient soumis à une appréciation intelligente, le traitement s'inspirait du but rationnel. Ils connaissaient l'avantage que peuvent offrir la diète, la purgation, la révulsion et l'application des substances fondantes et résolutives et si, comme l'affirme Hernandez, l'on savait distinguer les affections diverses, déterminer les caractères, en signaler les phases, n'y a-t-il pas là toute une pathologie... ?

Les fruits d'observations des Ticitles et le résultat de leurs expériences étaient consignés dans des traités spéciaux, écrits dans des peintures didactiques.

Ces Indiens devaient avoir du coup d'œil pour fixer d'un mot, comme ils le firent parfois, les causes des maladies jusqu'alors totalement inconnues.

Quand éclata cette mystérieuse épidémie qui s'attaquait seulement aux Indiens et qui devait ravager périodiquement la Nouvelle-Espagne sous les vice-rois, les professeurs européens en cherchaient encore le nom et le remède que déjà les naturels l'avaient exactement baptisée du nom Matlazahuatl (Atzahualt = lèpre contagieuse et matlali = verdâtre). Zahagun qui parlait la langue des indigènes traduisait la définition de ceci par *ulcus in omento aut glandulis*.

PROCÉDÉS MÉDICAUX DE L'ANAHUAC.

C'était dans l'élaboration des remèdes végétaux que triomphait l'esprit de recherche des ticitles ; ils apprenaient la vertu des plantes et recherchaient activement la vertu des mélanges.

ANTIDOTES HÉMÉTIQUES, VERMIFUGES, DÉPURATIFS,
ÉMOLIENTS, DIURÉTIQUES, FÉBRIFUGES, RÉVULSIFS, ETC., ETC.

Il y avait une infinité de médicaments pour les indispositions ordinaires, comme pour les cas les plus graves. Ils administraient sous toutes les formes les doses soigneusement mesurées, variant suivant les âges. Les végétaux constituent la base principale de leur médecine. Zahagun écrit avoir appris des Indiens le nom et la vertu de cent plantes thérapeutiques. Ils avaient donc étudié minutieusement l'action des plantes sur l'organisme humain. Il faut reconnaître que dans la plupart des cas ils n'avaient pas fait fausse route et que quantité de résultats acquis par eux sont encore probants à cet égard. Espinoza écrit : ils connaissaient plus de 12.000 plantes, plus de 200 espèces d'oiseaux et un grand nombre de quadrupèdes, reptiles, poissons, insectes, etc. et des minéraux. Ils employaient des purgatifs, des hémétiques, des diurétiques, etc., etc. Le nombre des diurétiques était très grand ce qui semble indiquer une grande fréquence des maladies des voies urinaires.

MATIÈRE MÉDICALE.

Le Ticitli, écrit Zahagun, connaît les herbes, les arbres, les pierres, les encens sans dédaigner les remèdes tirés du règne animal. Tous ces médicaments s'administraient sous forme d'infusions, de décoctions, d'extraits, de poudres et

d'onguents, d'huile et d'électuaires. Ils connaissaient des sortes de baumes (cités par Pline) ; l'opobalsame que distillait un arbre de la famille des Laurinées et le xilobalsame obtenu par la décoction de ses branches.

Quelques-uns de ces remèdes sont venus enrichir la thérapeutique européenne ; v. g. la racine d'aloès, la salsepareille, le xalapa, le gaiac, le copal, le liquidambar, etc. C'est vers la constatation de leurs effets physiologiques et thérapeutiques que se sont orientées de préférence les recherches de Nahuas.

Voici quelques exemples des remèdes utilisés par eux.

RÈGNE ANIMAL.

A la chair du tigre, ils attribuent des vertus contre certaines fièvres et anaphrodisiaques, le Pichotl, insecte multipare écailleux, séché et pulvérisé et mêlé à des racines, calme la douleur de la goutte ; l'axin, d'un usage médical si fréquent, est une sécrétion animale, le tapayaxin résolvait les humeurs. Du Tlacuatzin (Opossum), la chair était souveraine contre les dermatoses et l'arthritisme.

Divers insectes donnaient des spécifiques contre les maux de dents, les ophtalmies, etc. Mais le docteur mexicain avait une prédilection marquée pour les remèdes tirés du règne végétal.

RÈGNE VÉGÉTAL.

Plantes salutaires, drogues et manipulations de toute nature faisaient l'objet d'un commerce très développé.

Hernan Cortès raconte : Il y a une rue des paiximaiques, espèce de pharmaciens-herboristes chez qui se rencontrent toutes les racines, herbes médicinales de la contrée. Des sortes de pharmaciens débitent les médicaments déjà préparés aussi bien sous la forme de potions que d'ingrédients et d'emplâtres.

Les Tamiani, vendeurs ambulants, portent le remède à

domicile et sont grands connaisseurs des végétaux, fort experts à distinguer ceux qui sont vénéneux au point de causer une mort subite d'avec ceux qui éteignent la vie peu à peu. Ils circulaient avec des pétaquillas sur le dos (sortes de valises en cuir), s'introduisant dans les maisons pour vendre les herbes curatives qu'ils nomment Patli. De nos jours les indigènes de certaines provinces continuent à se livrer à ce modeste trafic.

Les substances minérales jouent un certain rôle :

Contre les maux du cœur on triture dans l'eau froide les pierres chalchilite, quiauhucuitlah et xiltomoltec, mots qui, dans la langue indienne, signifient : excréments célestes. On croit qu'il s'agissait de météorites.

Pour les épistaxis on applique un fragment de Aztell.

Comme antipyrétique on se servait de l'Atl-chipiu, pierre assez molle et friable.

Plusieurs jaspes étaient vantées pour leurs propriétés curatives v. g. le toltec (le lapiz novacularis de Hernandez).

Le tiquisquitte (nitrum mexicanum) et d'autres sels figuraient dans divers traitements.

Les derniers travaux de l'Institut Médical de Mexico font une consciencieuse enquête sur chaque espèce végétale, rappelant d'abord pour chacune des espèces étudiées les données historiques et d'autres recueillies de la bouche des Indiens. D'autres parties indiquent minutieusement et sous toutes les faces les effets observés dans le traitement des maladies. Cette enquête a abouti à exclure de la pharmacopée des plantes longtemps estimées salutaires, leur valeur intrinsèque s'étant révélée nulle ou insignifiante. A côté de ce résultat négatif on compte beaucoup d'acquisitions réelles et de conquêtes définitives. En voici quelques-unes :

Le Cochitzapotle (de cochi = dormir, xantoxylon = araliaceum) que le nahua pré-colombien utilise comme sporifique, fait partie de la thérapeutique moderne. On peut

l'administrer aux malades qui ont besoin d'un sommeil tranquille et réparateur, car il ne laisse au réveil aucun malaise, n'offre pas les inconvénients d'autres agents hypnotiques.

Le Nixtamalxochil (*Ramniculus futidaris*) parmi les révulsifs est supérieur à la poudre des cantharides, la racine de xalapa, comme purgatif, à la salsepareille, etc., etc...

Le Chegwin-gomme, que les Aztèques appelaient chictli était déjà employé chez eux comme véhicule pour faire prendre aux malades certaines drogues : v. gr. les purgatifs.

Ces médicaments que, dans un passé lointain, les médecins aztèques déclaraient curatifs, ont traversé victorieusement les épreuves de l'expérimentation clinique et avec eux quantité d'autres dont M. Flores nous présente l'invention dans son *Manual Therapeutico de las Plantas Mexicanas*.

M. Fernando Altamirano, directeur de l'Institut médical de Mexico, a fait remarquer que les médicaments naturels sont très peu connus en Europe et ce fait est regrettable, car ils remplacent avec avantage bien des produits patentés obtenus par la synthèse chimique.

HYDROTHERAPIE.

Parmi les remèdes hygiéniques, les bains avaient une place prépondérante ; d'abord les bains naturels que les habitants prenaient chaque jour dans le lac, les fleuves ou canaux et dont ils retiraient les plus grands avantages en raison de la chaleur du climat. Mendieta écrit dans son histoire indienne : les bains et la lotion froide de la première enfance sont d'un usage général. De grand matin les mères baignent leur bébé dans les ruisseaux, les rivières ou le bassin, non seulement en été mais principalement en hiver et cela dans les régions très froides.

A côté de cette balnéation froide ils emploient le bain de vapeur ou Temazcalli d'un usage de date immémoriale. Aujourd'hui encore nous ne visitons pas de villages sans y voir une ou plusieurs constructions affectées à ses bains : qu'on se figure une espèce de four en adobes (briques séchées au soleil) munis d'une boule circulaire de 8 pieds environ de diamètre et de 6 pieds de haut, munie d'un orifice à la partie supérieure. Le fond légèrement convexe et un peu au-dessous du niveau du sol. On y pénètre en rampant ou à genoux par une porte étroite. Au côté opposé à cette ouverture est disposé un foyer en pierre, unie au Temazcalli par une paroi commune de tezontli (pierre poreuse) ; quand celle-ci est chauffée par le feu du fourneau les malades entrent dans le fond ou hypocauste. On ferme soigneusement les ouvertures et on jette de l'eau sur les tezontlis embrasées. Se couchant sur une natte les malades baignent dans l'épaisse vapeur qui se lève aussitôt. En même temps ils se frottent le corps à l'aide d'une boîte d'herbes ou des feuilles de maïs trempées dans de l'eau chaude. Cette opération provoque une sueur plus ou moins abondante suivant les cas. Chez les Totonacas le docteur jetait de l'eau froide à profusion sur le client ou bien ce dernier était plongé dans l'eau froide jusqu'au cou. Ces bains servaient surtout à combattre les fièvres, les morsures ou piqûres d'insectes ou de serpents venimeux, les courbatures. Les femmes après la délivrance, dans la double intention d'aider à un prompt rétablissement et à les purifier. Les soldats blessés en profitaient aussi ; les Indiens disent merveilles de ces bains thermaux. Pour connaître l'essence de la maladie, surtout chez les enfants, l'on s'adressait volontiers à l'hydromancien appelé Atlanteitan (Devinateur ou Devins au moyen de l'eau).

CLIMATOTHÉRAPIE.

Les cures d'air et le changement de climat étaient fort appréciés et Herrera nous raconte que de tous les points du pays, des malades et des convalescentes venaient au Michoacan pour faire ces guérisons. Ils ne dédaignent nullement la *suggestion* et semblent avoir quelque peu connu les pratiques de l'hypnotisme. A leurs pratiques thérapeutiques ils joignent de temps en temps nombre de pratiques superstitieuses et charlatanesques, les bonnes gens n'y voyant rien étaient d'autant plus enthousiastes de leur médecin qu'ils se moquait plus intrépidement d'eux.

Il n'en était pas de même des grands personnages, des gens de haute éducation. Ceux-ci perçaient au jour toutes ces supercheries et quelle que fût la science du médecin par eux appelé ils étaient quelque peu en défiance avec lui. C'est pour ce motif qu'il advenait parfois au Ticille des désagréments dans l'exercice de sa profession.

CHIRURGIE.

De très fréquentes dissections avaient dû leur procurer une connaissance assez profonde de l'*Anatomie* ; il est regrettable qu'un seul auteur, Zahagun, est cru devoir nous renseigner à ce sujet, mais il ne la fait que dans son manuscrit Nahuatl, découvert il y a quelques années seulement.

Dans sa traduction espagnole il a, sur le titre d'*Anatomie* et peut-être dans la louable intention de ne pas offusquer ses chastes lecteurs, remplacé la description du corps de l'homme et de la femme par une histoire ecclésiastique très édifiante, peut-être, mais fort peu intéressante pour nous. En chirurgie ils connaissaient de nombreux procédés tenus pour efficaces. Ils suturaient habilement

les plaies à l'aide de cheveux et de fibres de l'agave ; ils savaient utiliser la prothèse et la *Chirurgie esthétique*. Quand il arrivait à un guerrier de perdre dans la bataille un morceau de son nez, les chirurgiens savaient arranger la plaie de la façon la plus esthétique. Si la plaie était mauvaise ils la recouvraient pour que la cicatrice se fasse le moins inesthétiquement possible. Ils réduisaient les fractures et remettaient en place les membres luxés ou désarticulés.

Un corps d'ambulance accompagnait l'armée pour soigner les blessés durant la bataille ; on les recueillait et on les transportait à l'endroit où se tenaient les chirurgiens de campagne prêts à leur prodiguer les secours de leur art.

Comme hémostatique ils emploient un baume d'une grande puissance pour étancher le sang et guérir les blessures rebelles ; ils l'obtenaient en faisant bouillir dans l'eau les tiges et les baies de maripenda, plante à feuilles lancéolées dont les fruits en grappes ressemblent au raisin. Ils tiraient du règne végétal la plupart de ces pansements.

On tenait compte de l'altitude et du climat, nous le savons par cet aphorisme de la chirurgie indigène :

Les blessures invétérées à la jambe assez inoffensives dans les zones froides ou tempérées peuvent être fatales dans les terres chaudes, tandis que celles de la tête offrent plus de gravité sur les zones froides des hauts plateaux.

En cas de fractures l'on étendait sur la région douloureuse une substance aromatique formée de ricin et de grains de macazotte ou toloache pulvérisés puis on recouvrait de plumes et après avoir remis en présence les deux surfaces séparées par l'accident on les maintenait par des attelles fortement serrées pour assurer la soudure de l'os. Souvent l'appareil s'enlevait au bout de 20 jours et faisait place à des échises d'Ocuzotle, garnis de poudre végétale.

Les ulcères se guérissaient par le zacatipatle. Les apostèmes par le suc de chilpatle, certaines plaies par un baume à base de itzontipatli (de la famille du tabac).

Zahagun parle aussi des médicaments antiseptiques ; les massages étaient en honneur chez eux, la saignée aussi, ils les faisaient au moyen du Tzinapu, c'est un éclat triangulaire d'obsidiant haut de deux centimètres ajouté à un manche appelé puretaca. Un coup sec et rapide le fait pénétrer dans la veine.

L'opération du trépan était connue et pratiquée comme chez les Incas. Pour guérir certains maux de tête ils enlevaient le cuir chevelu après avoir fait une incision et raclé la surface osseuse.

ANESTHÉSQUES.

Les Mexicas recouraient aux anesthésiques pour soustraire les malades aux douleurs des opérations chirurgicales. Le vénérable Gregorio Lopez écrit en 1580 : « les médecins indiens avant de couper ou de cauthériser, administrent de la *mandragore* dans la boisson ou avec quelques aliments et celle-ci provoque la perte de la sensibilité pendant trois heures ».

Ils employaient aussi ce remède pour engourdir la sensibilité des victimes destinées aux sacrifices humains et rendaient de cette sorte leur mort moins douloureuse.

Ils saupoudraient la figure des victimes de *autli* après leur avoir fait exécuter une danse très mouvementée.

On faisait brûler aussi de la poudre de *autli* qui produisait une fumée très épaisse et donnait aux victimes une sorte d'euphorie qui leur faisait prendre la mort avec plaisir. Ils arrivaient au même résultat en faisant boire au prisonnier le Teuhetli, boisson enivrante ; et le peyotte.

Peyotte : racines d'une cactée du genre *anhaloneum* : (*anhaloneum lewinii*). L'extrait de cette plante mangée ou prise en décoction plonge dans l'ivresse pendant 2 ou 3 jours.

* Cette ivresse a le caractère spécial de transformer les sensations auditives (de son) en sensations (visuelles) de couleur, et donne des hallucinations volitives de nature euphorique très voisines de ce que produit l'opium, qui font prendre à l'individu enivré un air émerveillé. Cette racine, appelée par les premiers missionnaires racine diabolique, qui donne des yeux émerveillés n'est encore aujourd'hui, malheureusement, que trop connue des Indiens.

Ils font du peyotle une plante sacrée qui, dans le temps, avait ses fêtes solennelles. En en faisant un usage modéré, l'on y puise de l'énergie pour supporter longuement des fatigues extraordinaires, v. gr. : marches forcées pendant la guerre ou lors de la récolte du maïs.

Prise à une dose plus forte cette racine provoque, outre l'ivresse, le délire, des hallucinations. Les naturels prenaient ceci pour des messages de la divinité. La racine du peyotle leur dévoilait l'avenir.

L'accouchement.

L'annonce de la venue d'un enfant dans la famille était un des événements les plus marquants dans la vie des Mexicains. L'épouse était alors comblée de prévenances, de petits soins. Aussitôt qu'elle avait fait connaître qu'elle était enceinte une bienveillante et constante sollicitude l'entourait. Le repos nécessaire pour mener à bonne fin sa grossesse et donner à la tribu un être sain, vigoureux et intelligent lui était largement accordé. A ce sujet nous voyons le grand maître M. le Professeur Pinard approuver cette façon de voir quand il dit : « la femme enceinte ne devrait avoir à s'occuper de nulle autre chose que de faire mûrir le fruit qu'elle porte dans son sein ».

L'heureuse délivrance de la mère, cet intéressant acte de la vie féminine, était célébré par des fêtes auxquelles prenaient part les parents et les plus respectables vieillards de la localité.

Ces fêtes donnaient lieu à de longs *discours* empreints d'une haute philosophie.

Si par malheur la mère devenait la victime de cette grande fonction de sa vie on la mettait au rang des demi-déeses. Après la cérémonie des funérailles, son corps était gardé, car les guerriers cherchaient à enlever le doigt médius de la main gauche pour le placer à l'intérieur de leur bouclier comme une amulette précieuse devant les rendre forts et victorieux.

« DISCOURS OU PRÉCEPTES D'HYGIÈNE ».

Ménage avec soin la créature qui est dans ton sein ; ne va pas, par ta faute, t'attirer quelque maladie qui nuirait au bijou précieux dont tu es ornée.

Garde-toi de te charger de quelque poids trop lourd ou de faire des efforts, tu risquerais ainsi de blesser ton enfant. Ne va pas au bain avec excès pour ne pas le tuer par une chaleur trop grande. Aie soin, toi et ton mari, de ne pas jouer ensemble pour ne pas blesser votre créature.

Ne faites pas un usage immodéré des plaisirs du mariage car il pourrait en résulter du mal pour l'enfant ; il viendrait au monde manchot, pied bot, estropié et il pourrait succomber pendant l'accouchement.

S'adressant au mari ils disaient : Evite à ta femme les ennuis et qu'elle ne regarde pas les choses qui épouvantent ou qui répugnent.

Lorsque la femme enceinte approchait du terme, les parents choisissaient une accoucheuse. Cette sage-femme conseillait de donner des bains à sa cliente. Si la présentation de l'enfant était mauvaise, elle faisait, la femme étant dans un bain tiède, une véritable version par manœuvres externes. L'accoucheuse permettait à la jeune femme enceinte de continuer, mais toutefois avec grande modération, les rapports charnels avec son mari. Ce qui est tout à fait d'accord avec les idées que M. le Professeur Metzger expose dans son livre *L'accoucheur Moderne*. Cependant la continence la plus absolue devait être observée quand approchait le temps de la délivrance.

La future mère devait manger suffisamment de mets de choix, chauds et bien préparés.

L'accoucheuse prescrivait en outre à la femme d'éviter toute cause pouvant provoquer un avortement.

Ses conseils donnés, l'accoucheuse prenait soin de mettre

sa responsabilité à l'abri, disant qu'elle était là pour avertir de ce qui pourrait être dangereux, mais qu'il y avait des périls qu'elle ne pouvait écarter n'étant pas investie du pouvoir de délivrer de la mort.

Si, après avoir reconnu, par la cessation de tout mouvement, que l'enfant était mort et que la mère continuait à souffrir, elle introduisait habilement sa main dans la voie génitale et à l'aide d'un couteau d'obsidiane pratiquait l'embryotomie, extrayant le corps du fœtus par morceaux. Par ce moyen elle sauvait la vie de la mère.

Dans l'accouchement normal on préparait d'avance, pour recevoir le nouveau-né, les couches et les langes. Aussitôt que l'enfant jetait son premier vagissement la sage-femme le saluait par un discours approprié à son sexe, puis se mettait en devoir de sectionner le cordon.

La section du nombril était entourée des signes d'un respect presque religieux et ce lien, devenu inutile, vivait encore dans l'esprit des parents par le souvenir des fonctions dont il avait été l'intermédiaire.

L'imagination des Mexicas voyait en lui comme un point de transition entre une existence jusque-là parasitaire et une vie désormais indépendante. Quand c'était une fille, son nombril était enterré près de l'âtre comme pour dire à la femme qui allait croître que ses devoirs la liaient au foyer et aux soins intérieurs de la famille. Si c'était un garçon le nombril était confié à des guerriers qui allaient l'enterrer dans les lieux où s'engageraient les combats. Après avoir terminé ses discours et coupé le cordon, l'accoucheuse emportait le placenta et l'enterrait dans un coin de la maison puis s'occupait de laver le nouveau-né et de lui donner les soins nécessaires. Bientôt les enfants du voisinage venaient saluer leur nouveau camarade puis de toutes parts arrivaient des compliments au nouveau-né et à sa mère.

L'enfant était placé sous la protection des dieux, des devins tiraient son horoscope, lui choisissaient un nom et

un Nahuatl (sorte d'ange gardien qui prenait la figure d'un oiseau, d'un animal sauvage ou d'une fleur). Des fêtes célébraient ces joyeux événements.

De ce qui précède on voit que les Mexicains avaient des connaissances très sérieuses en obstétrique et qu'ils étaient arrivés à opposer leur science à certains cas de dystocie et cela souvent avec succès.

La syphilis existait au Mexique.

La syphilis que les Espagnols appelaient « Bubas » faisait déjà des ravages entre eux avant la découverte du Nouveau-Monde. Ils y trouvèrent peut-être une maladie dont les manifestations ressemblent à la syphilis, v. g. le piam, la lèpre, le chancre. Cette maladie vénérienne, ils l'appelaient, dans leur ignorance, Bubas, et on voit l'un d'eux et le plus érudit Zahagun, dans un grand nombre de cas la confondre avec la lèpre. On a cru trouver chez quelques crânes pré-colombiens des lésions qu'on a cru être des ostéites syphilitiques, mais qu'on n'est pas arrivé à déterminer exactement.

Le lama n'existant pas au Mexique son spirochète est confiné au Pérou. Dans cet état de causes on est sûr que la syphilis existait en Europe avant la découverte du Nouveau-Monde, mais il est difficile de prouver qu'elle existait en Amérique et moins encore à la Nouvelle-Espagne.

Conclusion.

Dans cette étude, on peut voir que la civilisation pré-colombienne des Mexicas, était parvenue à un très haut développement.

Dans l'Art d'Esculape, un *Corps des Médecins* hiérarchisés se livrait à des études longues et sérieuses, dans lesquelles la pratique de la dissection occupait une place importante.

Ces médecins étaient protégés par les principaux fonctionnaires, et avaient à leur disposition des jardins botaniques fort riches et fort bien organisés.

L'Hygiène était tenue en grand honneur chez eux, faisant l'objet de leurs préoccupations constantes. Elle était surtout considérée comme préventive, ce qui la rapproche de nos temps.

En Obstétrique, nous avons vu qu'ils avaient grand soin de donner à la future mère tout le repos et le confort dont elle avait besoin pour procréer un être sain, vigoureux et intelligent.

Ils avaient su reconnaître et classifier les principales maladies et les principaux remèdes ; chacun de ceux-ci, était toujours accompagné d'un véritable régime.

La Thérapeutique pourrait sûrement bénéficier encore de ses découvertes. C'est à eux que la pharmacopée européenne doit, depuis des siècles, quelques-uns de ses remèdes les

plus populaires. Elle peut être encore plus large dans ses emprunts ; plusieurs spécifiques mexicains restent encore dans l'obscurité, qui mériteraient de faire leur chemin dans le monde.

Maintenant le médecin doit chercher, si parmi les procédés, les remèdes, les observations sur la nature de telle ou telle maladie, qu'ont fait les Mexicas, aux époques les plus diverses, il n'y a pas quelque chose à recueillir. Nous devons, dans ce riche ensemble qu'on nous a légué, être attentifs à ne point laisser échapper les épis encore mûrs, qui, entres des mains habiles, pourront donner naissance à de nouvelles et abondantes moissons.

Vu : le Président de la thèse,

L. TANON.

Vu : le Doyen,

ROUSSY.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

TONALAMATL.

ZAHAGUN. — Historia general des cosas de Nueva España, Codex Mendocino.

DÍAZ DEL CASTILLO (B.). — Historia de la conquista de Nueva España.

MENDIETA. — Historia Indiana.

ICAZBALCETA. — Obras y Memorias.

MONARDEZ. — Historia Medicinal. *Archives de l'Institut médical de Mexico.*

TORQUEMADA. — Monarquía Indiana.

RAMÍREZ. — Codice.

NADAILLAC. — L'Amérique préhistorique.

ALTAMIRANO. — Histoire naturelle de l'Inde.

LÉON (N.). — La Cirugía en Michoacan.

JOURDANET. — La médecine chez les Indiens.

WILSON (T.). — De las piedras medicinales.

CAVO. — Consideraciones medicales sur la Conquetta.

LÉON (N.). — Los Tarascos. Codice. Botanica.

VEDIA. — Historia primitiva de Indias.

LEHMAN (W.). — Traditions des anciens Mexicains.

MOTOLINIA. — Memoriales.

OROSCOZ BERRA. — Historia antigua de Mexico.

DE LA SERNA. — Manual de Ministros de Indios.

WALTER. — Results in Mexican research.

ALCOUR. — Frutos comestibles y peligrosos.

ALTAMIRANO. — Historia natural de Indios. *Bulletin de la Société royale de Pharmacie de Bruxelles.*

Etc...

